

Massacres en Ukraine : où mène la rhétorique néosoviétique de la « dénazification »¹

Wolton, Thierry

Comment des soldats russes ont pu, en Ukraine, commettre des atrocités contre de nombreux civils ? Grand connaisseur des États totalitaires communistes et des régimes postsoviétiques, le journaliste et essayiste* répond à cette question.

Au-delà de l'indignation, de la sidération, de la condamnation que suscitent les images insoutenables et les témoignages accablants sur le martyre des habitants de Boutcha, d'Irpin, d'Hostomel, depuis le retrait de l'armée russe, c'est sur la possibilité de tels crimes qu'il convient de s'interroger, non pour les excuser, mais pour les comprendre.

Comment des soldats et leur commandement ont-ils pu se livrer, sur le sol européen, à de telles exactions, comment ont-ils pu quitter ces lieux sans chercher à camoufler leurs forfaits, comment ont-ils cru qu'ils pourraient échapper à leur responsabilité aux yeux du monde dans cette guerre médiatisée ? C'est à ces questions qu'il faut tenter de répondre pour se préparer à d'autres chocs du genre, à Kherson, Marioupol et dans toutes les autres villes victimes de ce conflit impitoyable.

Dans notre vieille Europe meurtrie par deux guerres mondiales, de tels drames semblaient à jamais bannis. En France, ce que l'on a vu à Boutcha fait penser, par exemple, au terrible sort subi par les habitants d'Oradour-sur-Glane au passage, en juin 1944, de la division SS Das Reich en pleine retraite : une vengeance de vaincus. Appelé à libérer l'Ukraine du nazisme comme le serine la propagande de Moscou depuis le début du conflit, le soldat russe, contraint de se retirer des territoires « ennemis » conquis, s'est-il lui aussi senti vaincu au point de punir ceux qui ne l'ont pas accueilli en libérateur ?

Au-delà de cette conjecture, c'est sur la mentalité de ce soldat, de ses supérieurs jusqu'au plus haut niveau, jusqu'au Kremlin, qu'il convient de s'interroger pour tenter de comprendre l'impensable. Les Russes vivent depuis plusieurs années dans un monde alternatif que leur a imposé Poutine, obsédé par ses rêves de reconquête de l'empire. Dans ce monde-là, la guerre livrée est juste car l'ennemi qualifié de nazi est une abomination de l'humanité. Vu d'ici, l'argument prête au ridicule, entendu là-bas au quotidien, il entre dans les têtes, surtout si tout autre raisonnement est interdit. Plus un univers est clos plus la propagande fonctionne.

Le soutien à cette guerre d'une bonne partie de la population, qui croit en une résurgence du nazisme en Ukraine et à la volonté des pays occidentaux d'humilier la Russie, comme nombre de reportages et témoignages l'ont montré, illustre le succès de la méthode. Les messages du pouvoir renvoient à la gloire passée de la « Grande Guerre patriotique » (*terme consacré, dans le pays, pour désigner la guerre entre l'URSS et l'Allemagne nazie, de juin*

¹ - *Le Figaro*, mardi 5 avril 2022

1941 à mai 1945, NDLR) , ravivée par le Kremlin depuis plusieurs années, et à l'humiliation ressentie par un peuple passé du jour au lendemain, après la chute du régime soviétique en 1991, du respect dû à la puissance militaire de l'URSS, à l'indifférence du monde occidental envers un pays, le leur, à l'économie ruinée par soixante-dix ans de communisme. Damer le pion aux Ukrainiens tentés par l'Ouest donne satisfaction à la nostalgie de l'homme rouge si bien analysée par la Prix Nobel Svetlana Alexievitch (*La Fin de l'homme rouge* , Acte Sud, 2013).

L'ombre du passé ne cesse de peser sur ces événements. Le fait de n'avoir jamais cherché à en faire le bilan, en Russie d'abord, dans le reste du monde ensuite où le drame communiste est en grande partie tombé dans les oubliettes, explique l'impression que nous avons d'un bégaiement de l'histoire en découvrant ces crimes commis. Après la découverte tardive de la vraie personnalité de Poutine, en digne héritier du KGB, c'est maintenant à la mentalité soviétique que le monde occidental est confronté, avec effroi.

En premier lieu, l'homme de troupe russe n'est pas mieux traité que le soldat soviétique d'hier : discipline de fer, brimades multiples, bizutages cruels sont son lot. La professionnalisation de l'armée a plutôt accentué ces dérives. Le jeune homme forgé de la sorte, endoctriné, pour qui la guerre est devenue le métier contrairement au conscrit, ce jeune homme-là a perdu ses repères d'humanité. Tous les peuples qui ont été confrontés à l'Armée rouge du temps de l'URSS en ont éprouvé la cruauté. La guerre n'a jamais été un dîner de gala, mais menée par l'Union soviétique, elle fut toujours un enfer pour ceux qui l'ont affrontée. Cela aussi a été oublié. Staline, le héros de Poutine, à qui l'on rapportait un jour que ses soldats se livraient aux vols, aux pillages, aux viols - 2 millions de femmes allemandes ont subi ce sort dans les derniers mois de la guerre, et l'on lira avec profit *Une femme à Berlin* (Gallimard, 2006) et *Grandeur et misère de l'Armée rouge* , de Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri (Le Seuil, 2011) - répondit, indifférent, qu'il fallait bien qu'ils se distraient. Se « payer » sur le dos de l'ennemi est une tradition héritée de ce passé.

Pour mieux le comprendre, il faut savoir que le soldat russe d'aujourd'hui, à l'instar du soldat soviétique d'autan, vit la guerre dans la misère. Du temps de l'URSS, la « glorieuse » Armée rouge bénéficiait du meilleur de l'industrie. Elle n'échappait pas pour autant aux déficiences du système. L'armement qui a fait si peur aux états-majors occidentaux n'a jamais été aussi performant qu'il était estimé. Dans la Russie actuelle, le complexe militaro-industriel est encore le premier servi, mais dans un pays relégué au rang d'une puissance moyenne en termes de PIB, cela ne peut pas ramener l'armée au premier plan.

À cela s'ajoute la corruption, un mal qui frappe l'ensemble de l'économie, singulièrement le monde militaire. Au temps de l'URSS, l'état-major détournait les fonds pendant que l'homme de troupe volait le matériel pour le revendre au marché noir. C'est toujours le cas. Peu avant le début du conflit en Ukraine, les cours de l'essence ont baissé en Biélorussie sous le coup d'un marché noir florissant, consécutif au siphonnage des réservoirs de blindés, stationnés sur place, par les soldats russes en quête d'argent facile.

Cette guerre montre que la logistique n'est pas le fort de cette armée russe. Approvisionnement déficient, blindés immobilisés, armes défectueuses, sont ses maux entre autres. Le soldat, lui, est tenté de se nourrir sur la bête, sur l'ennemi - il le doit, même - pour garder la forme et le moral. Celui qui résiste est abattu sans autre procès. Pour faire marcher ces hommes, mal équipés, mal nourris, il faut les motiver par le mépris éprouvé envers ceux d'en face. Dans ce cas, les éliminer paraît presque une juste cause. La soi-disant dénazification de l'Ukraine sert à donner bonne conscience aux criminels. Cet état d'esprit explique qu'ils aient laissé les scènes de crime en l'état. Fort de leur droit moral, ils ont sans doute estimé n'avoir rien à se reprocher, à cacher.

Comme dans toute armée, le soldat est le dernier maillon, mais ce qu'il fait sur le terrain répond aux ordres qu'il reçoit. Ce qui s'est passé à Boutha, Irpin, Hostomel n'a pu se faire, au mieux sans l'indifférence, au pis sans le quitus d'un commandement bienveillant envers ses hommes qui devaient se « distraire » pour qu'ils oublient leur sort. L'hostilité de la population ukrainienne a dû aiguiser leurs frustrations de « libérateurs ». Le commandement de l'armée russe est lui-même un héritage du passé, non point en hommes, une nouvelle génération est à sa tête, mais dans la mentalité. La manière dont cette guerre a été préparée, l'usage intensif des bombardements, les pénuries, tout renvoie à l'Armée rouge d'hier, y compris et surtout l'importance des pertes humaines.

« La Grande Guerre patriotique » a été gagnée au prix de 25 millions de morts dont une bonne partie, quelle que soit la féroce des combats contre les nazis, est due à l'incurie du commandement, en premier lieu de Staline qui ordonnait des offensives au mépris des pertes humaines, dans une indifférence des vies sacrifiées comme seul un régime totalitaire est capable de l'éprouver.

L'armée russe de Poutine paye pleinement l'absence de réformes, impossibles à mener de la part d'un pouvoir nostalgique de l'Union soviétique. Trop d'intérêts, trop d'aveuglement, trop de mépris pour l'ennemi occidental excluent qu'il ait pu en être autrement. Le poisson pourrit par la tête, dit-on, la responsabilité de Poutine dans ces enchaînements est totale. Si, un jour, des comptes devaient être rendus sur les modalités de cette guerre en Ukraine, il serait déplorable que seuls quelques lampistes en fassent les frais.

* *Parmi les nombreux ouvrages remarqués de Thierry Wolton, signalons « Une histoire mondiale du communisme » en trois volumes chez Grasset, qui a fait événement : « Les Bourreaux » (2015), « Les Victimes » (2016), « Les Complices » (2017), couronnée par le prix Jan-Michalski de littérature 2017 et par le prix Aujourd'hui 2018. Il est également l'auteur, dès 2008, d'une enquête très alarmante sur le maître du Kremlin, « Le KGB au pouvoir, le système Poutine » (Buchet-Chastel). Dernier livre paru : « Penser le communisme » (Grasset, 2021).*

« Le soldat russe d'aujourd'hui, à l'instar du soldat soviétique d'autan, vit la guerre dans la misère. Il est tenté de se nourrir sur la bête, sur l'ennemi - il le doit, même - pour garder la forme et le moral. À cela s'ajoute la corruption, un mal qui frappe singulièrement le monde militaire

